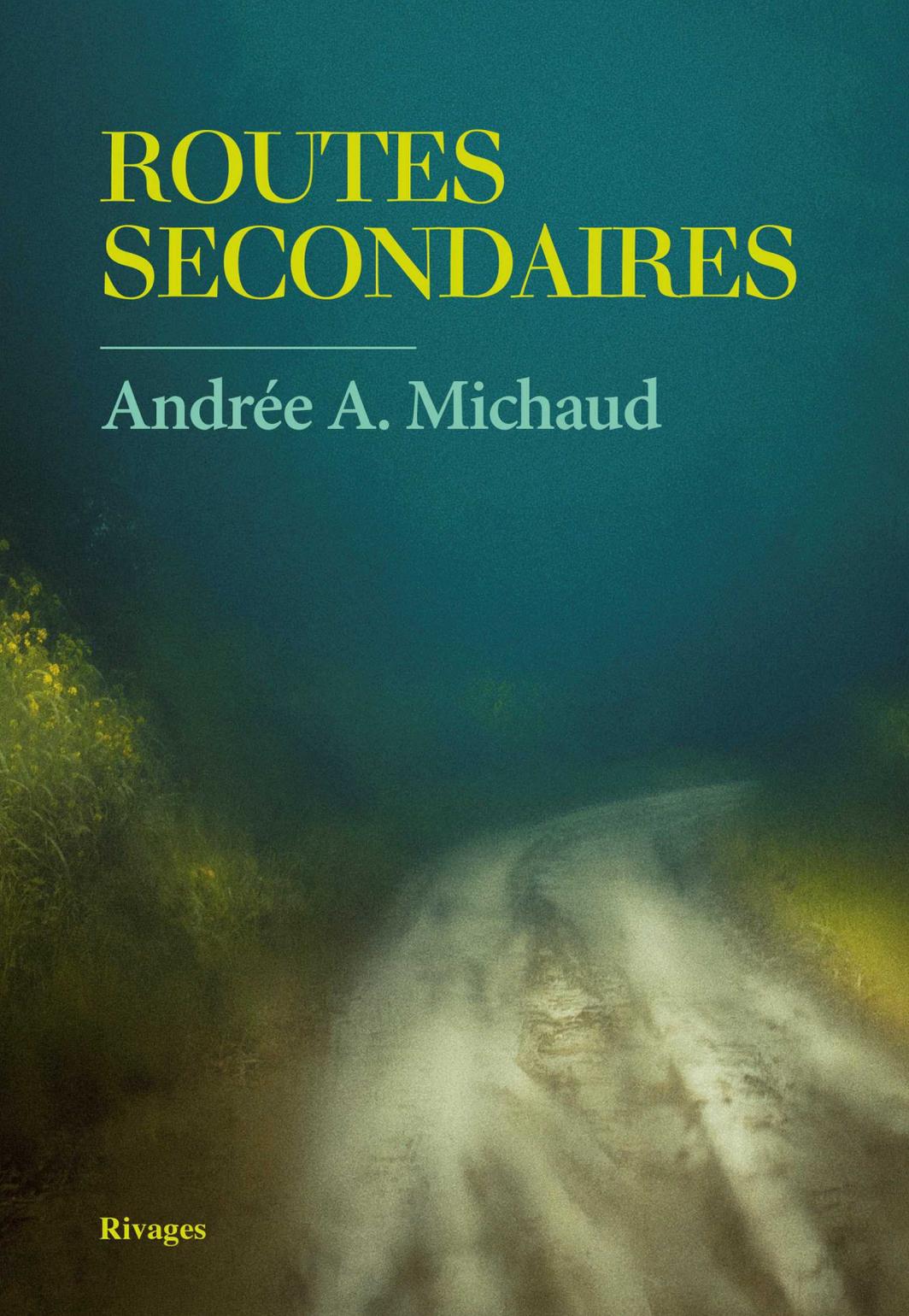


ROUTES SECONDAIRES

Andrée A. Michaud

Rivages

A photograph of a dirt road winding through a forest, illuminated by a headlight beam. The road is the central focus, curving into the distance. The surrounding trees and foliage are dark, with some light filtering through the canopy. The overall mood is quiet and atmospheric.

Qui est Heather Thorne, cette jeune femme frappée d'amnésie qui ne sait plus si elle existe réellement ou si elle n'est que le double d'une inconnue croisée par un jour d'octobre ? Et qui est Andrée A. Michaud, cette écrivaine qui se demande si elle n'a pas usurpé la place d'une morte et si son véritable nom n'est pas Heather, Heather Thorne ? Regardant défiler les saisons depuis les fenêtres de son bureau, l'écrivaine tentera de deviner de quel passé trouble a surgi la jeune femme qui l'obsède et menace de l'entraîner au cœur d'une forêt où elle sera dévorée par sa propre histoire.

Andrée A. Michaud est publiée au Canada et en France, et traduite dans plusieurs langues. Elle a reçu un accueil critique très favorable des deux côtés de l'Atlantique - elle est lauréate du Prix du Gouverneur Général du Canada à deux reprises (*Le ravisement*, 2001, et *Bondrée*, 2014) et a remporté de nombreux autres prix.

De la même auteure chez le même éditeur

Bondrée, Rivages/Noir 2016, Rivages/Noir poche, 2017

Lazy Bird, Rivages/Noir poche, 2018

Rivière tremblante, Rivages/Noir, 2018 ; Rivages/Noir poche,
2020

Tempêtes, Rivages/Noir, 2020

Andrée A. Michaud

ROUTES SECONDAIRES

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Henri Prestes.

Édition originale sous le titre : *Routes secondaires*.

© 2017, Les Éditions Québec Amérique et Andrée A. Michaud.
Tous droits réservés.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5613-3

À P., pour P. M.

Tous les personnages de ce roman ont vécu entre le 1^{er} mars 2014 et le 19 janvier 2017.

*Let me call myself, for the present,
William Wilson.*

Edgar ALLAN POE, « William Wilson »

Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather. Ces phrases que je me répète depuis des mois sans parvenir à en fixer le sens ont peu à peu perdu leur limpidité première pour devenir une obsession.

Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather.

L'automne tirait à sa fin quand ces quelques mots se sont imposés à moi comme une injonction, une nécessité dont je mettrais toutefois en doute l'aspect définitif lorsque je serais en état d'y réfléchir plus calmement. Je marchais sur cette route de gravier qui m'est familière depuis l'enfance, guettant les mouvements furtifs dans le sous-bois, le froissement des feuilles, le craquement des branches sèches me signalant la présence d'un animal autre que moi dans le remuement des ombres. Tous les sens en alerte, j'imaginai un roman dans lequel je pourrais rendre la force obscure de ce sous-bois, quand je m'étais arrêtée au milieu de la route, ébahie, pour murmurer je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather.

Pendant quelques instants, je n'avais plus été que ces deux phrases interchangeable, je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather, comme si une certitude enfouie sous le poids des années avait refait surface dans la douceur du vent d'octobre, puis j'avais senti monter en moi cette forme de soulagement succédant à une longue attente et je m'étais enfin détendue. Je venais d'esquisser le début du roman que je cherchais dans le sous-bois.

JE NE SAIS COMBIEN DE TEMPS j'étais restée là, mais le soleil déclinait quand le bruit d'une voiture venant de derrière la côte m'avait obligée à reculer vers le fossé où des feuilles amollies suivaient le mince filet d'un ruisseau qui s'élargissait un peu plus loin.

Rendue à ma hauteur, la voiture avait ralenti, sa conductrice probablement intriguée par mon immobilité et soupçonnant un malaise, une situation qui aurait exigé qu'elle s'arrête pour me porter secours, là, près de cette forêt s'obscurcissant avec la fin du jour. Quand nos regards s'étaient croisés, j'avais tenté de lui rendre le sourire que j'avais senti monter en moi, empli de cette paix qui m'habitait enfin, mais le sourire s'était vite éteint, car les yeux qui me fixaient étaient les miens.

Bouleversée par la ressemblance, j'avais reculé d'un pas et avais levé les bras, dans le geste de toucher le visage dont je m'éloignais, de palper les traits, comme le font les aveugles, de la femme qui me détaillait de ses yeux exorbités, bleus, pareils aux miens. Puis, devant son air affolé, une biche fuyant une meute de

loux, c'est l'image mille fois rebattue qui m'était venue à l'esprit, j'avais baissé les bras et lui avais fait signe qu'elle pouvait poursuivre son chemin, que tout allait bien. Quand sa voiture avait disparu dans le tournant, j'étais descendue jusqu'au ruisseau, les jambes molles sur le sol se désagrégeant, pour tenter d'y voir mon reflet. En m'agenouillant près du cours d'eau dont le faible débit ne pouvait refléter que ma peur, j'en avais touché la surface du bout des doigts et j'avais murmuré un nom, Heather, car j'avais compris, quand nos regards incrédules s'étaient reconnus, que cette femme s'appelait Heather, qu'elle devait s'appeler Heather, et que nos destins seraient désormais inextricablement liés.

I

*Alors je rentrai dans la maison, et j'écrivis.
Il est minuit. La pluie fouette les vitres.
Il n'était pas minuit. Il ne pleuvait pas.*

Samuel BECKETT, *Molloy*

Il est de ces concours de circonstances qui changent une vie à jamais. La banalité de cette assertion, aussi convenue que l'image d'une biche affolée, ne la rend que plus vraie, particulièrement quand vous ne ressentez aucunement le désir de modifier le cours des choses et n'espérez ni hasard ni miracle susceptible de bouleverser votre quotidien. Vous n'attendez rien, vous reportez simplement un rendez-vous, vous regardez le ciel, mauvais temps, et vous sautez dans votre voiture pour aller vous enfermer dans une salle à demi vide pendant que des trombes d'eau s'abattront sur la ville. Et puis voilà, le mauvais temps vous rattrape, vous n'arrivez jamais au cinéma et ne voyez pas ce film auquel vous ne teniez pas tant que ça, un thriller que vous n'aviez choisi que pour vous octroyer le plaisir d'admirer les muscles luisants de sueur d'un acteur en vogue.

C'est ce qui s'est passé ce jour-là. Je suis allée au cinéma.

Mon travail stagnait, je tournais en rond et n'éprouvais aucun intérêt pour cet amas de mots alignés

devant moi, ma pensée dérivant sans cesse vers le bleu des nuages. Au lieu de m'acharner sur une page trop raturée ou d'aider P. à réparer la clôture délimitant une partie de notre terrain, j'ai sauté dans ma voiture, exactement comme cette femme qui voulait s'enfermer dans une salle obscure avec Brad Pitt, Bruce Willis ou Clive Owen, et j'ai pris la direction du 4^e Rang, où je me suis garée dans un espace dégagé près de la première courbe du rang, celle au-delà de laquelle mon regard allait croiser celui de Heather.

Aurais-je aperçu Heather si j'étais arrivée dix minutes plus tard ou plus tôt, si j'avais décidé d'aller acheter les journaux avant ma promenade ou d'aller saluer un vieil ami? Et l'aurais-je aperçue, cette rencontre aurait-elle eu le même poids et les mêmes répercussions?

Je me suis souvent demandé, depuis ce jour d'octobre où j'ai quitté la maison sans la moindre attente, ce qui se serait produit si j'avais délaissé plus vite ce travail qui m'ennuyait ou si je m'étais rendue ailleurs, sur cette route nommée la Languette, par exemple, que j'avais empruntée tous les dimanches après-midi de l'hiver précédent, à l'affût des ombres dans le sous-bois, du craquement des branches sèches, et m'imaginant voir surgir de ces bois désolés un homme armé pour la chasse, l'un de ces hommes qui n'hésiterait pas à me transformer en victime d'un déplorable accident, dans ces bois désolés, l'un de ces personnages que l'on ne croise dans les romans que parce qu'ils existent dans la réalité.

La peur de cet homme, peut-être, dont la violence cadrait mieux avec l'automne, m'avait incitée à tourner à gauche à l'entrée du village pour foncer au-devant d'un autre destin et, qui sait, de ma propre violence. Car je ne sais pas encore où me mènera cette décision prise par un après-midi d'octobre où le temps me pesait, cette impulsion qui m'a poussée à sauter dans mon auto, à tourner à gauche, à me garer avant la première courbe du 4^e Rang, à descendre de mon véhicule pour sentir la terre sous mes pieds et à m'arrêter devant ce sous-bois derrière lequel s'élève une butte où abondent les bleuets en août.

Je l'ignore, car l'histoire commence à peine et sera inévitablement soumise à ces enchaînements dont je ne me méfierai pas, pour la simple raison qu'on ne peut tenir pour suspecte la moindre éclaircie inhabituelle, la moindre visite inattendue, au risque de ne plus savoir distinguer le vrai du faux. Je ne peux qu'anticiper les événements qui détermineront désormais le sort de la femme prénommée Heather, c'est-à-dire le mien, car je sais sans l'ombre d'un doute que l'histoire ne s'arrêtera pas là, que la mécanique est déjà en marche et que mes tentatives pour en stopper le mouvement n'auraient pour effet que d'attiser les contrecoups du sort et de provoquer, je le crains, des incidents aussi imprévisibles que désastreux.

JE N'AI JAMAIS REVU HEATHER au volant de sa voiture, une Buick d'un ancien modèle qui faisait voler la poussière en d'épais nuages stagnant dans l'air compact. Tous les après-midi, durant deux semaines, je suis

retournée sur le chemin de gravier à la tombée du jour, prête à lever les bras en signe de reconnaissance dès que la Buick apparaîtrait au sommet de la côte, mais jamais Heather n'est repassée par là, jamais à cette heure où l'enténébrement des bois découpe le monde en deux univers contraires : celui où les autos filent vers le couchant, libres pour un temps encore, et celui où elles s'enfoncent dans la forêt.

Au terme du quinzième après-midi, sachant que je ne reverrais pas Heather s'enfuir dans la lumière du crépuscule, j'ai décidé que le moment était venu d'agir sur la destinée de cette femme qui avait déjà, du fait de sa seule existence, empiété sur la mienne.

Je suis retournée chez moi, j'ai fermé à double tour la porte de mon bureau puis, assise devant un carnet vierge, j'ai placé la voiture de Heather en travers de la route, à l'entrée du chemin de cabane qui s'enfonce dans la forêt près de la première courbe du 4^e Rang. Après quelques secondes d'hésitation, j'ai fermé les yeux pour retrouver le sourire affolé de Heather, une biche, j'ai fait glisser mon stylo sur le papier trop blanc, la Buick est apparue, et j'ai appuyé sur l'accélérateur.

À la radio grésillant dans l'habitacle, une jeune femme annonçait un temps resplendissant pour le lendemain, c'est le terme qu'elle a employé, *resplendissant*, comme le soleil dont les derniers rayons accrochaient le rétroviseur de la Buick pour aveugler Heather. C'est aussi le dernier mot qu'a entendu Heather, *resplendissant*, le dernier mot qu'elle a peut-être murmuré devant le spectacle du couchant, avant

que les arbres s'inclinent pour faire place à sa voiture dérapant dans des éclats désordonnés de chrome, que les branches des sapins baumiers percutent son pare-brise dans le vrombissement du moteur et qu'un fracas de métal lui indique qu'elle était arrivée à destination, là où elle ne pouvait plus avancer ni reculer, au cœur de l'obscurité.

VOILÀ MAINTENANT DEUX HEURES que j'essaie de m'endormir mais, dès que je suis sur le point de m'assoupir, des bruits de tôle froissée me tirent brusquement de mon sommeil, traversés par la voix de Heather me rappelant qu'il fera demain un temps splendide. Resplendissant, souffle-t-elle, resplendissant... J'observe dans l'obscurité les chiffres phosphorescents de mon réveille-matin et m'interroge sur les motifs qui m'ont poussée à faire revenir Heather, à appuyer sur l'accélérateur de sa voiture et à l'abandonner dans les bois, la forçant ainsi à entreprendre une marche dont j'ignore où elle la conduira.

Plus la nuit avance et plus l'angoisse propre à l'insomnie me fait douter de la pertinence de mes choix. À la faible lueur de mon réveille-matin, la certitude contenue dans ces deux phrases, je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather, ne m'apparaît plus avec la même transparence qu'en cet après-midi à la fin duquel, en vertu de leur soudaineté, elles m'avaient semblé aussi claires que l'œil du chat qui m'observe depuis le pied du lit. Ce qui s'était d'abord présenté à moi comme un impératif, il faut que je m'appelle Heather, je n'ai d'autre choix que de m'appeler Heather,

se dilue lentement dans l'imprécision du verbe pour ne devenir qu'une possibilité parmi d'autres, je dois m'appeler Heather, je crois que je m'appelle Heather, il est probable que je m'appelle Heather.

Je retourne ces possibilités dans tous les sens sans arriver à en dégager une vérité concrète, car aucune ne parvient à m'éclairer sur la nature de ma relation avec cette femme dont le nom m'a pourtant été révélé avant que le hasard scelle notre rencontre. Le rendez-vous auquel nous étions conviées devrait suffire à me convaincre, mais la nuit m'entraîne dans des réflexions peu propices au rapprochement que je dois établir avec Heather si je ne veux pas demeurer piégée dans l'immobilité de ce jour d'automne où j'ai décidé de m'engager sur la route du 4^e Rang.

Pour la centième fois, je me remémore la couleur du temps quand je suis descendue de la voiture, la lumière jaunâtre des bouleaux contrastant avec les ombres entassées sous les épinettes, le craquement à peine audible des branches, puis le silence qui m'a enveloppée quand, au milieu de la route poussiéreuse, j'ai murmuré je dois m'appeler Heather. Pour la centième fois, je répète à voix basse cette injonction qui me hante, je dois, je dois... et le calme s'ajoute enfin au silence.

Je ne me suis pas trompée. Je m'appelle bien Heather. Heather Thorne. Elle s'appelle Heather Thorne.

LA NUIT ÉTAIT ENTIÈRE quand Heather Thorne est sortie des limbes où l'avait propulsée l'impact. Devant elle, l'horloge phosphorescente du tableau de bord,

seul élément la reliant au monde d'où elle vient, indique minuit quinze, mais elle ne comprend pas davantage la nature de ces chiffres lumineux que celle du sang maculant le pare-brise. Momentanément, Heather Thorne est devenue amnésique. Momentanément, elle n'est que pure mécanique et ne doit qu'au battement du sang dans ses veines le peu de conscience affleurant à la surface du regard qu'elle pose sur la nuit.

Le regard que je pose quant à moi sur l'obscurité est empreint de mollesse, des étoiles tombantes s'accrochent aux motifs imprécis des rideaux emportés par le vent et je sombre dans un sommeil paisible, le chat à mes côtés, pendant qu'au loin se taisent les froissements de tôle que survolent quelques cris d'oiseaux noirs.

Il est sept heures quinze quand l'odeur du café me tire de la forêt où Heather, coincée dans l'habitacle de sa voiture, observe une horloge phosphorescente issue de ma nuit d'insomnie. L'esprit serein, je descends rejoindre P., qui s'affaire au comptoir de la cuisine. Je dépose un baiser dans son cou, salut, mon chum, je me verse un café et, après avoir englouti trois tranches de pain de mie tartinées de fromage, je sors voir le soleil. La journée, en effet, sera resplendissante.

Un bombyx ou un sphinx, je ne m’y connais guère en papillons nocturnes, se frappe à la seule lampe éclairant mon bureau. Il est minuit quinze et je viens d’écrire cette phrase : « Pourquoi “Heather” ? »

Je la relis : « Pourquoi “Heather” ? »

Sur son fauteuil, le chat guette le bombyx ou le sphinx, maintenant prisonnier de l’abat-jour auquel il se heurte dans un froissement d’ailes désespéré, du moins est-ce ainsi que je perçois cette forme d’agitation liée à ce qu’on nomme l’instinct de survie, comme une manifestation du désespoir. Ailes déployées, il se frappe aux parois de l’abat-jour avec cette force qui pousse le vivant loin de tout ce qui pourrait constituer pour lui un danger, avant qu’un désir plus puissant que la fragile volonté de durer l’y ramène et le fasse rebondir sur l’ampoule où je crois presque entendre le bruit de friture brûlant ses pattes.

Pourquoi Heather ?

À cause de la sonorité de ce prénom, à cause de la chaleur que je lui prête, *heat, to heat, heat up*, quand

il devrait plutôt m'évoquer une lande, *heath*, un champ couvert de bruyère, *heather*. Les flammes léchant ce prénom qui m'est apparu dans la froideur d'octobre ne sont qu'illusion, je sais, et je me plais à maintenir l'illusion, à imaginer l'étincelle embrasant la bruyère pendant que le vacarme du brasier recouvre les cris portant mon premier prénom, Andrée, dont l'ambivalence fait de moi un être à la fois mâle et femelle, une androgyne à la nature mitigée dont la féminité ne tient qu'à une voyelle qui ne s'entend pas.

C'est la trompeuse chaleur de Heather qui m'a attirée, ainsi que la lumière a leurré le bombyx qui vient de s'écraser sur mon bureau, ses pattes battant l'air dans un léger mouvement convulsif. Au matin, je le trouverai mort au même endroit.

J'ENTENDS P. RONFLER DERRIÈRE LA CLOISON, P. qui ignore qu'il n'est plus seulement mon conjoint, mais également celui d'une femme nommée Heather Thorne. Je ne le lui dis pas. Il s'en rendra compte bien assez vite, quand Heather, des tessons de verre accrochés à sa chevelure mouillée, reviendra de la minuscule clairière où s'est immobilisée sa voiture, si toutefois elle revient, et qu'il me verra converser avec elle, deux femmes identiques assises face à face à mon bureau, où elles dessineront leur avenir en agitant les bras vers les nuages.

Ce soir le ciel est clair et je n'arrive pas à dormir. Je compte les fissures du plafond tout en me demandant si mon intervention aurait pu sauver le bombyx et s'il m'est encore possible d'épargner à Heather une nuit

de douleur et d'épouvante. Je pourrais bien entendu déchirer la page où je propulse sa Buick dans la forêt et la laisser filer vers le couchant, mais il me faudrait pour cela vouloir revenir sur mes pas.

C'est la prérogative de l'écrivaine que de pouvoir effacer ses empreintes si celles-ci s'engluent dans des terres glaiseuses, mais cela est un faux-fuyant ne profitant qu'au lecteur qui ne verra pas le bombyx sous les semelles boueuses. Sur mon bureau, il y aura toujours un papillon mort, couché sous l'amas d'autres créatures que je n'aurai sauvées d'une fin certaine qu'en détruisant la page sur laquelle elles agonisaient. Ce type de sauvetage n'est qu'apparence. Dans la corbeille, l'agonie se poursuit. Dans la forêt, Heather tâte sa tête endolorie en attendant que je remette le temps en marche et permette au soleil de se lever.

Sur l'étendue de son territoire, l'écrivain règne en maître, abusant d'un pouvoir dont il ne sait parfois que faire, tel un dieu en proie au doute mais n'en conservant pas moins la nécessaire cruauté des dieux.

IL PLEUT À VERSE DEPUIS L'AUBE et je ne peux m'empêcher, devant la grisaille qui m'entoure, de parler de la pluie et de l'orage, de la tempête, de ces événements climatiques qui exerceront, je n'en doute pas, une profonde influence sur le cours du récit, puisque pas un jour ne passe sans que les changements incessants de la température en ce pays aient quelque conséquence sur ma façon de réagir au monde, c'est-à-dire sur mes humeurs, c'est-à-dire sur la cruauté, la bonté ou la compassion, parfois, dont je peux faire preuve.

L'été précédant ma rencontre avec Heather fut d'ailleurs un été de pluie. Tous les jours des nuages. Tous les jours des averses. Toute cette pluie serait-elle pour moi ? m'étais-je stupidement demandé un matin où je demeurais hypnotisée par l'eau débordant des gouttières, pareille à l'exaltée croyant que l'orage n'a éclaté que pour répondre à son impérieux besoin d'opposer d'autres forces à son déchirement.

Et pourtant la pluie était calme. Et pourtant je n'étais pas folle. Je considérais simplement cette eau comme un cadeau largué du haut des nuages, un présent que quiconque pouvait attraper pour peu qu'il aime sentir le ruissellement du ciel et de l'été sur son visage. Mais il y avait les autres, ceux que le ruissellement étouffait, et ma joie se mêlait de honte dès que je jetais un coup d'œil au jardin inondé, au basilic exsangue n'arrivant pas à prendre racine dans toute cette vase, dès que je pensais aux sabots pourrissants des bêtes dans les ornières des champs infertiles, aux plaies que l'humidité enflamme. Se pourrait-il que toute joie ait pour envers sa part de destruction : je ne suis heureuse qu'au prix de la souffrance d'autres que moi ?

L'EAU CANALISÉE PAR LES GOUTTIÈRES a creusé des sillons dans la terre, là où le trop-plein se déverse, formant un réseau de rigoles qui serpentent vers la route, se rejoignent en certains endroits, puis se séparent de nouveau quand quelque obstacle les force à dévier de leur cours. J'essaie de déterminer si l'une des rigoles deviendra fleuve, si les autres, suivant la déclivité du

terrain, finiront par s'y jeter, augmentant du même coup son débit et repoussant ses rives. Fascinée par ce déferlement qui s'enfle et se gonfle, devient fleuve au regard de cette reproduction miniature du monde, je fais des paris, prédis que le sol s'effondrera à deux mètres des cèdres, favorisant la formation d'une cataracte d'eaux furieuses qui déracinera les arbres.

Je joue à être Dieu, à me réclamer de sa cruauté, c'est ce que je dis à P., qui feuillette un journal derrière moi. Je peux me permettre cette apparente hérésie, puisque les dieux sont de simples inventions à l'image de l'homme, dont la vraie nature se manifeste davantage dans la guerre et l'abomination que dans l'allégresse.

Je joue, puisque je sais que les dieux de bonté n'existent pas, que ce sont encore là des chimères obligeant les croyants à leur imaginer des desseins derrière lesquels se dissimulerait une miséricorde infinie, qui ne serait cependant perceptible qu'à ceux aptes à percevoir les desseins en question, c'est-à-dire personne, c'est-à-dire ces dieux mêmes recouvrant leur bonté de fléaux.

Les yeux rivés sur la rigole que ses affluents ont transformée lentement en un fleuve vrombissant, j'ajoute que si les dieux n'étaient pas cruels, la littérature n'existerait pas, car il n'y aurait rien à raconter que la béate satisfaction de l'homme comblé, puis, à travers le grondement du courant, j'entends les mots *lieux*, *cruauté des lieux*, prononcés par la voix de P. qui contemple la pluie, et je reste là, sur le pas de la porte par où passent tous les vents d'hiver et de tempête

s'immiscant dans mes paysages, à m'interroger sur la nécessaire cruauté des lieux où doivent dormir et marcher ceux que je crée pour mon plaisir, et ceux encore, parfois, que je croise au gré d'une promenade et qui me suivent parce qu'ils n'ont d'autre choix, parce qu'ils ne peuvent exister que si j'existe, et vice versa.

CES DIEUX QUE J'ÉVOQUE, ces eaux dévastatrices, ces regards ensorcelés par les messages contenus dans l'eau ruisselant sur les vitres, toutes ces images me viennent en partie d'un film dont j'ai presque tout oublié, hormis les yeux trop fixes de l'homme croyant que les gouttes bifurquant sur une fenêtre grise annonçaient le déluge ou la catastrophe qui s'abattrait sur sa maison. Je suis cet homme fou. Je suis Heather Thorne.

Heather a réussi à sortir de la voiture malgré la portière enfoncée, côté gauche, et l'inclinaison du véhicule, côté droit, sur le versant sud de la colline où s'étale une minuscule clairière. Elle a pris la hache laissée sur le siège arrière par quelque main secourable ou par un homme dont elle a oublié jusqu'à l'existence, un amant, un père, un frère, puis elle a soulevé l'outil à l'horizontale, tranche devant elle, et a frappé de toutes ses forces pour ensuite se glisser à l'extérieur à travers les morceaux de verre formant une constellation de minuscules éclats accrochés au cadre de la vitre, telle une toile d'araignée brisée en son centre, que prolonge un tesson en forme de V qui s'accroche à sa chevelure. Par réflexe, elle rentre la tête dans les épaules, craignant qu'un autre tesson se fiche dans son cou et lui tranche la jugulaire, avant de s'engager dans l'espace étroit par lequel pénètre le vent de la nuit, chargé d'odeurs d'épinette et d'automne, feuilles mortes, eau quasi stagnante, urine de proies en fuite.

Ces odeurs lui sont venues comme une nuée de réminiscences dans lesquelles elle a cru percevoir un indice susceptible de lui apprendre qui elle est et d'où elle vient, si toutefois elle vient d'autre part que de cet amas de tôle froissée d'où elle s'est extirpée. À peine a-t-elle conscience d'être d'une espèce qui a appris à se nommer. Momentanément, Heather Thorne n'est que pur instinct, à l'affût des senteurs qui l'entourent et éveillent en elle cette animalité qui la prend au creux du ventre et lui intime de ne pas faire de bruit, de guetter le moindre mouvement pouvant troubler la noirceur immobile. Momentanément, Heather Thorne n'est qu'un esprit égaré dans un corps dont la souffrance s'estompe au profit de la déroute.

Elle lèche les plaies ouvertes sur ses mains, puis les recouvre de mousse et de terre noire. Ce geste machinal, qu'elle accomplit sans y penser, la relie cependant à une forme de savoir qu'on lui aurait inculqué dans ce passé qui lui échappe. Il en va de même lorsqu'elle se met debout, un animal à deux pattes qui se déplace péniblement dans une direction que seul l'instinct lui commande encore d'emprunter. Puis elle perçoit une lueur derrière la colline, qui s'avance vers elle, suivie d'un autre animal à deux pattes portant un long bâton de bois et de métal. Fusil, pense-t-elle. Et c'est dans le faible éclat de la lune sur le métal noir qu'elle se souvient. L'animal que je suis est une femme, un être cachant sa nudité sous des peaux ne lui appartenant pas. L'animal qui s'avance est un homme, un chasseur solitaire, un être comme on en voit dans les romans.

L'AUTOMNE ET SES BRUMES ont fait place à l'hiver. Les rigoles ont gelé, le froid a repris ses droits et, dans une heure ou deux, les nuages poussés par le vent d'ouest éclateront, parachutant sur nos têtes une dizaine de centimètres de neige qui nous obligeront, P. et moi, à creuser un sentier jusqu'à la route, puis d'autres sentiers, derrière la maison, qui nous relieront à la forêt.

« HEATHER THORNE NE DOIT SA SURVIE qu'à cette logique voulant qu'une héroïne ne meure pas avant le véritable début de son histoire, elle me la doit à moi, au besoin que j'ai d'elle pour continuer à inventer des arbres, et des femmes avançant entre ces arbres, des personnages dont le destin se conclura dans l'encre noire figeant l'ennui des jours de froid. »

J'écris ces phrases pendant qu'une tempête fait rage et recouvre lentement les sentiers que j'ai creusés avec P. dans la neige. Avant la tombée de la nuit, les sentiers auront disparu. On n'en devinera le tracé, ici et là, qu'à certaines courbes polies par le vent, qu'à certaines lames de neige durcie s'accrochant à leurs bords.

La colline du 4^e Rang est également couverte de neige, mais là où se trouve Heather Thorne, c'est encore l'automne, c'est encore la nuit, et le chasseur se tient toujours devant elle, sa lampe braquée sur le visage de cette femme qui vient de se rappeler ce qu'implique d'être femme. Pas un mot n'a été échangé entre le chasseur et Heather. Pas une nouvelle feuille n'a touché le sol. Pas un geste n'a été posé. L'homme et Heather attendent l'affrontement, dirait-on, quand en réalité ils n'attendent rien. Leur temps est arrêté,